

Trente ans après*...

Rinteln

Je souhaiterais d'abord me présenter, moi et ma ville natale. Je m'appelle Walter Schlame et suis né à Rinteln en 1936. Rinteln est une petite ville de Basse-Saxe, située sur les bords de la Weser, à peu près à mi-chemin de Hameln et de Minden. Rinteln compte environ 20 000 habitants. La ville fut fondée en 1239 et l'on retrouve aujourd'hui encore, dans la vieille ville, le tracé d'origine, en forme de damier. À la suite des destructions de la guerre de Trente ans, à l'époque où la ville appartenait à la Hesse, on a construit des fortifications inspirées du modèle de Vauban. Mais Jérôme, frère de Napoléon et roi de Westphalie, les fit raser, tout comme il mit fin, en 1810, aux activités de l'université créée en 1650. C'est en 1817, après les « guerres de Libération ¹ », que fut fondé le Lycée, installé dans les anciens bâtiments de l'université. Placé successivement sous l'autorité de la Hesse, de la Prusse, puis des nazis, le Lycée dépend désormais du Land de Basse-Saxe et porte depuis la fin des années 1950 le nom de « Gymnasium Ernestinum », en souvenir du nom du fondateur de l'université.

Dans la ville proprement dite, il ne reste plus que deux fermes. Mais on trouve des entreprises relativement importantes (industries du verre, de la tuile, machines-outils ou boisson) et un grand nombre de petites et moyennes entreprises plus ou moins innovantes. Écoles, églises de différentes confessions, administration communale, installations sportives et nombreuses associations constituent ce qu'il est convenu d'appeler l'infrastructure de la ville, confrontée comme partout à des difficultés de financement.

Le cadre de la ville est particulièrement attrayant ; située, comme je l'ai déjà dit, sur les bords de la Weser, elle est nichée au creux des modestes hauteurs des monts de la Weser, les *Weserberge*. Une promenade au

* Ce texte est le produit d'une vision subjective, celle d'un enseignant qui a pris sa retraite il y a 6 ans.
1. Les guerres napoléoniennes ou *Befreiungskriege* en allemand (NdT).

« Klippenturm », à une altitude de 300 mètres, ouvre l'horizon sur la vallée, mais aussi sur la grande plaine d'Allemagne du Nord. La vieille ville, avec l'église Saint-Nicolas, l'hôtel de ville, typique du style « Weser-Renaissance » et les nombreuses maisons à colombages, s'offre aux regards des promeneurs. La zone piétonne (accessible aux vélos) et la place du Marché sont le lieu de nombreuses manifestations commerciales et culturelles.

Le « Gymnasium Ernestinum », où j'ai enseigné le français et l'histoire de 1972 à 1998, est ce que l'on appelle chez nous un lycée moderne, à dominantes langues vivantes et sciences. Il compte environ 1 100 élèves, venant de Rinteln ou des localités voisines. Les classes² s'échelonnent de la 5^e à la 13^e. La construction de l'édifice actuel, avec ses installations sportives et sa piscine couverte, remonte à 1975. Ce qui fait la fierté de notre lycée, c'est sa bibliothèque centrale de prêt qui propose près de 50 000 titres (medias divers).

Outre les activités habituelles (rallyes en ville, cours auxquels assistent les élèves français, réceptions organisées par l'école), nous proposons régulièrement à nos partenaires étrangers des excursions dans les environs (Lemgo, Detmold, Minden, Hameln, Hanovre), voire plus loin (Brême, Hambourg, le massif du Harz, Berlin). Il nous arrive d'aller à Paderborn, liée à la ville du Mans par un premier jumelage, depuis qu'au Moyen Âge les ossements de Saint Liborius ont été transférés du Mans à Paderborn.

Nivelles

Lorsque, en 1972, j'ai rejoint mon ancien lycée pour y enseigner le français et l'histoire, il n'y avait plus d'échange scolaire en activité. Les relations auparavant entretenues avec Valence s'étaient tout doucement endormies.

Le nouveau directeur du lycée, M. Foerstner, arrivé en même temps que moi au « Gymnasium Ernestinum », accueillit très favorablement l'idée de relancer les échanges avec la France. Mais nous nous y étions pris un peu tard : il était devenu difficile de trouver en France un lycée partenaire. Nous avons eu alors l'idée de nous tourner vers un autre pays francophone : pourquoi pas vers la Belgique dont l'ambassade nous proposa toute une liste d'établissements parmi lesquels choisir.

C'est ainsi qu'aux vacances de Pâques 1973, nous avons pu rendre visite aux « Athénées » de La Louvière, Namur et Nivelles. L'Athénée Royal de Nivelles était celui qui répondait le mieux à notre attente. Le premier

2. Le système scolaire allemand, dans lequel l'éducation à plein temps est obligatoire de 6 à 18 ans, commence, en primaire (*Grundschule*), par la « Première année » et se poursuit, au lycée, jusqu'en 12^e ou 13^e selon les *Länder* (NdT).

échange eut lieu dès 1974 : une semaine dans le pays du partenaire pour 25 élèves de la classe de 11^e. Nos élèves étaient logés dans les familles, bien sûr, mais certains d'entre eux furent hébergés à l'internat de l'Athénée.

Bien des surprises les attendaient : cours du matin au soir, enseignement frontal plus strict (avec parfois deux ou trois élèves seulement face au professeur), cantine où l'on nous servit, en guise de bienvenue, un véritable festin, un steak dans le filet auquel nos élèves ne touchèrent pratiquement pas. Surprises également pour les élèves belges à Rinteln : cours par demi-journées uniquement, enseignement plus décontracté, séances de travail autonome à la bibliothèque, nombreuses possibilités de faire du sport, grandes plages de temps libre, vie associative dans les villages et habitudes alimentaires différentes (pain noir et relative absence des frites !).

Et dans un pays comme dans l'autre, des fêtes et des soirées sans arrêt, au point d'arriver épuisés à la fête de clôture et, le lendemain, de monter dans le train les yeux cernés et les larmes aux yeux. Au moment des adieux, toujours ce même sentiment d'amitié inaccomplie, de promesses d'amour qui n'ont pas le temps de se réaliser pleinement. Encore que ce premier échange a débouché plus tard, une fois le bac passé et les études terminées, sur un mariage germano-belge... Quant à notre amitié personnelle avec M. Mathieu et sa femme Liliane, nos collègues belges, elle dure encore aujourd'hui, trente ans après : nous nous rendons visite régulièrement, échangeons nos maisons et voyons grandir enfants et petits-enfants. En définitive, nous poursuivons l'échange au niveau privé et continuons d'apprécier la saveur de la cuisine wallonne et des chocolats Léonidas.

Quant à l'échange scolaire au sens strict, il a duré une dizaine d'années. Ensuite, nos collègues partenaires furent confrontés à un problème : l'administration belge exigeait que les accompagnateurs rattrapent les heures de cours non assurées du fait des échanges. Nos collègues belges ont fini par abandonner la lutte. Que dire de plus ? Ce fut la fin des échanges scolaires, mais cela n'a pas signifié pour autant la fin des relations avec Nivelles. Ma femme, membre du « Madrigalchor » de Rinteln prit aussitôt contact avec Pierre de Biesme, chef de la « Chorale Jean-de-Nivelles » : ce fut le début d'une coopération durable.

La Flèche

Alors que le partenariat avec Nivelles touchait à sa fin, la ville d'Obernkirchen, voisine de Rinteln et jumelée avec Sablé-sur-Sarthe, nous proposa un échange avec le lycée d'État de La Flèche. Nous étions bien sûr très intéressés par la proposition, même si nous n'avions alors jamais entendu parler de La Flèche. À partir de 1981, nous eûmes ainsi,

pendant un court laps de temps, deux échanges simultanés avec le monde francophone : l'un avec Nivelles, l'autre avec La Flèche. Nous entamions l'échange avec La Flèche avec joie et curiosité : ne s'agissait-il pas cette fois de La France, « pour de vrai » ?

La Flèche correspond à peu près à Rinteln, tant du point de vue de la taille que de la structure sociale. La ville se situe également dans une vallée (la vallée du Loir) et si les collines environnantes ne sont pas aussi hautes que nos « montagnes », on y trouve en revanche beaucoup d'arbres fruitiers et même un peu de vigne. On dit qu'Henri IV fut conçu à La Flèche et qu'à sa mort, son cœur y fut rapatrié. Tours n'est pas très loin, Angers et son château, ses musées, ses cinémas, toute proche. Le Mans est à proximité et surtout le Mont-Saint-Michel dont nous avons pu visiter les moindres recoins.

Le professeur responsable de l'échange du côté français se prénom-mait lui aussi Michel et ce fut pour nous une grande joie de faire sa connaissance et celle de sa femme Joëlle, elle aussi professeur d'alle-mand. Ce fut le début d'une amitié qui ne s'est jamais démentie depuis. Leur grande expérience de l'Allemagne et l'étendue de leurs lectures furent pour moi-même et mes collègues, professeurs de français, un véri-table défi. Le lycée d'État était pourvu d'un internat, du fait de sa vaste zone de recrutement. Il n'était lui même qu'une partie de la cité scolaire Bouchevereau et il disposait d'une section technique dont les vastes ateliers impressionnèrent beaucoup nos élèves. Autres nouveautés pour eux : les cours toute la journée, parfois jusqu'à dix-huit heures, l'ensei-gnement majoritairement « frontal », le professeur faisant cours face à la classe ; la séparation stricte de l'Église et de l'État à l'intérieur de l'enceinte scolaire ; les repas pris au restaurant scolaire et le temps libre chichement compté pour les loisirs. Certains de nos élèves partagèrent même la vie de leurs homologues français à l'internat, mais la plupart étaient accueillis dans les familles et il n'y eut que très rarement des difficultés.

À une exception près. Gülay, une élève de Rinteln, âgée de seize ans, se retrouva tout à fait par hasard hébergée dans une famille provisoirement dépourvue de « femme » : la mère était hospitalisée pour quelques jours et personne n'avait envisagé que cela puisse poser problème pour l'accueil. Mais pour une jeune fille d'origine turque élevée de façon tradi-tionnelle, c'était une situation inédite et intolérable. Une solution provi-soire fut trouvée : on transféra Gülay dans un hôtel de La Flèche. Surgit alors un nouveau problème : là aussi, le personnel était uniquement masculin et, qui plus est, l'hôtel logeait également les chauffeurs du bus, deux hommes ! La solution définitive consista donc à prévenir le père de Gülay qui rapatria aussitôt sa fille.

Il y eut aussi un autre petit problème, amusant celui-là. Michel avait organisé pour notre groupe une visite à l'abbaye de Solesmes. Les moines

de Solesmes, célèbres dans le monde entier pour cultiver le chant grégorien, nous impressionnèrent beaucoup, nous qui venions du Nord protestant et qui, pour la plupart, étions de confession luthérienne. C'est ainsi que nous pûmes assister à une messe au cours de laquelle l'usage immodéré de l'encens, la splendeur des habits ecclésiastiques, sans compter bien sûr la pureté des chants grégoriens, transformèrent ce banal jour de semaine en un véritable jour de fête. Mais les choses se corsèrent lorsque, après la messe, un moine parlant parfaitement l'allemand vint nous parler de l'ordre des Bénédictins et en particulier de la vie des moines. Il s'ensuivit une discussion animée au cours de laquelle nos élèves, les filles surtout, se firent les porte-parole de la Réforme : Luther n'aurait pu rêver adeptes plus convaincus ! C'est tout juste si les jeunes Allemandes ne voulaient pas abroger immédiatement le célibat des prêtres, le principe d'obéissance des moines à leur hiérarchie. C'est avec la plus grande vigueur que nos élèves protestèrent contre l'interdiction faite aux femmes d'exercer la prêtrise. Elles en oubliaient le respect dû au moine, représentant d'un mode de vie qui ne leur était pas familier. Néanmoins, lorsque, très calmement mais aussi très fermement, le moine les rappela à l'ordre en évoquant les principes d'écoute et de tolérance, nos élèves se turent, un peu penauds. Cette expérience leur prouva que l'apprentissage de la tolérance n'est pas chose facile, comme le montre parfois le cours d'instruction civique.

L'échange avec La Flèche dura dix ans, pas davantage, hélas ! Mais il fonctionna à merveille sur la base d'un échange tous les deux ans : une année nous allions en France, l'année suivante les Français venaient à Rinteln. Nous pouvions ainsi prétendre aux subventions de l'Office franco-allemand pour la jeunesse (OFAJ). Mais il s'avéra d'emblée que l'organisation de l'échange reposait sur les seules épaules de Michel et de son épouse ; à la longue, cela ne pouvait durer. Il y avait trop peu de professeurs d'allemand à La Flèche et Michel fut longtemps le seul titulaire. Au « Gymnasium Ernestinum » en revanche, toute une phalange de collègues étaient disponibles : Jürgen, Dagmar, Manfred, Klaus, Rita. Mais chez nous aussi, il y eut des collègues pour refuser d'organiser ou d'accompagner le moindre échange...

Brumath

Au fil du temps, nous avons ressenti le besoin de faire participer des élèves plus jeunes et non pas uniquement des élèves de second cycle. L'occasion nous en a été fournie par l'école anglaise de Rinteln, la « Prince-Rupert-School », qui nous a proposé de nous associer à un jumelage qu'elle entretenait avec le collège de Brumath, petite ville au nord de Strasbourg.

Ce fut le début d'un échange trinational — chose sans doute unique en Allemagne à l'époque. Cet échange se renouvela à plusieurs reprises au cours des années 1990, mais il cessa faute de combattants, dès lors que le nombre d'élèves choisissant le français à la « Prince-Rupert-School » ne cessait de diminuer.

Si, lors des voyages en car, les accompagnateurs (allemands et anglais) s'entendaient fort bien et discutaient sans difficulté particulière, il n'en était pas de même des élèves qui, malgré les encouragements et les exhortations, restaient séparés en deux groupes distincts : la barrière linguistique et culturelle entre jeunes Anglais et jeunes Allemands se révélait étonnamment coriace.

M. Ritter, le principal du collège, et Sonja Reeb, la responsable de la section d'allemand, mirent tout en œuvre pour nous aider à mieux comprendre la spécificité de l'Alsace, tant sur le plan historique que culturel, économique et linguistique, sans oublier, naturellement, les aspects culinaires, que je renonce à présenter ici ! Bien sûr, nous avons expliqué à nos élèves qu'en Alsace on retrouve partout les traces de l'histoire de l'Allemagne et ces traces, nous les découvrons avec plaisir à Strasbourg, Sélestat, Colmar, Riquewihr et Ribeauvillé, ainsi qu'au château fort du Haut-Koenigsbourg, offert en 1889 à l'empereur Guillaume II, qui en ordonna la reconstitution.

Mais la confrontation avec le passé allemand fut d'un tout autre ordre lors de la visite du camp de concentration du Struthof, froid et isolé dans la région du Hohwald. Le monument situé devant les baraques du camp nous toucha plus que tout. Cette visite fut un véritable cours d'histoire, terrible et oppressant ; mais elle nous fit prendre encore davantage conscience de la chance que nous avons de vivre en paix, dans une Europe libre et unie.

Arlons

C'est avec regret que nous dûmes mettre un terme à l'échange avec Brumath, pour la raison déjà évoquée. Mais bientôt une solution de remplacement s'offrit à nous. Au printemps 1996, l'Institut Notre-Dame d'Arlon donna suite à une demande formulée de notre part et, dès le mois de mai, M. Foerstner et moi-même prîmes contact avec M. Warichet, directeur de l'école belge, et M^{me} Koos, responsable de la section d'allemand.

Arlon est une petite ville, fort sympathique, située tout au sud de la Belgique, à la lisière des Ardennes, à proximité du Luxembourg. Tout comme celle de Nivelles, l'histoire d'Arlon remonte à l'époque romaine : on peut en voir de nombreux témoignages au musée de la ville. Pour ce qui est de l'histoire plus récente, elle se présente sous la forme d'un char

d'assaut de type Sherman, récupéré lors de la dernière guerre : l'endroit est devenu un lieu de rendez-vous favori des Arlonais et des visiteurs.

M. Warichet s'est révélé être un connaisseur passionné de l'histoire régionale. Comme beaucoup d'Arlonais, il a grandi dans un environnement trilingue : le français, l'allemand et le luxembourgeois (une des formes dérivées du franconien mosellan). Ses centres d'intérêts portent surtout sur l'espace régional compris entre Metz, Strasbourg, Trèves et Arlon où problèmes et succès de l'unité européenne sont familiers aux habitants.

L'Institut Notre-Dame d'Arlon est une école catholique située au cœur de la ville. Il offre tous les cursus de l'enseignement secondaire et (cela n'a pas manqué d'étonner nos élèves) la possibilité d'une formation professionnelle dans toutes sortes de métiers. Contrairement à ce que nous connaissons en Allemagne, où l'école est le plus souvent financée par des fonds publics, nous avons admiré l'habileté avec laquelle M. Warichet et son équipe font face à une situation budgétaire parfois problématique. L'organisation pratique des échanges est entre les mains de M^{me} Koos et de ses collègues Daisy et Paulette. L'échange a commencé dès l'automne 1996 et dure encore aujourd'hui.

Au cours des excursions, on nous a fait découvrir la ville de Luxembourg avec ses vallées encaissées et ses escaliers qui descendent ou, hélas, remontent aux casemates (contrairement à une opinion largement répandue, les échanges scolaires sont aussi pour les professeurs une épreuve physique, surtout à partir d'un certain âge !). Nous avons bien sûr visité Metz et Bruxelles. Le voyage en train jusqu'à Ostende est un peu long, mais sur la promenade du bord de mer on peut déguster de délicieuses moules fraîches. À ce sujet j'aimerais souligner que l'affirmation selon laquelle les Belges ne consommeraient que des steaks-frites est selon moi très exagérée. Mon expérience m'a également prouvé que les Belges ne correspondent aucunement à l'image que les Français se plaisent à donner d'eux dans leurs innombrables histoires belges.

En un mot, élèves et collègues se plaisent bien dans ce pays situé entre francophonie et monde germanophone et ma femme et moi sommes toujours très heureux de revoir Daisy, Paulette et leurs familles, tantôt chez nous, tantôt chez elles.

La Réunion

Comme chacun sait, La Réunion se trouve dans l'océan Indien, non loin de Madagascar et à plus de 10 000 km de l'Allemagne. Néanmoins, c'est un département d'outre-mer et, à ce titre, l'île fait partie intégrante de la « France métropolitaine ». Pourquoi donc ne pas faire un échange avec La Réunion ?

D'un autre côté, pourquoi La Réunion ? En fait, aucun d'entre nous n'aurait eu l'idée d'organiser, de son propre chef, un échange avec ce poste avancé de l'Union européenne, si je n'avais reçu, un soir d'automne de l'année 1995, un coup de téléphone d'un certain M. Lensing, se présentant à moi comme organisateur d'un échange pour des élèves réunionnais. M. Lensing m'expliqua qu'il recherchait de toute urgence une nouvelle école partenaire pour ses vingt élèves, le lycée de Kiel prévu initialement venant de lui faire faux bond : nous étions son dernier recours et il nous laissait 48 heures pour nous décider, sachant que les frais de voyage pour nos élèves s'élèveraient à environ 1 500 marks.

À ma grande surprise, les collègues et notre directeur ne se montrèrent pas hostiles à cette idée. Et, en l'espace de deux jours, plus de cinquante élèves posèrent leur candidature à cet échange, en dépit du coût exorbitant que j'avais estimé à environ 2 000 marks. Il faut dire que, pour assurer les arrières, j'avais un peu gonflé le montant des dépenses prévues, car je n'avais pas le temps de faire des recherches précises.

Bien sûr, les coups de téléphone de parents nous mettant en garde contre les risques d'exclusion sociale liés à la somme à déboursier ne manquèrent pas. Autant le dire tout de suite, aucun de nos élèves n'a été exclu du voyage pour raison financière. Comme nous disposions d'une année entière pour préparer notre voyage, beaucoup d'entre eux ont pu travailler pendant leur temps libre pour gagner l'argent nécessaire. Si certains candidats ont été exclus de l'échange, c'est parce que leur indiscipline nous parut incompatible avec cette activité. La sélection finale eut lieu par tirage au sort : celui-ci eut beau être contrôlé par huissier de justice, certains y virent tout de même de la manipulation...

Pendant les vacances de Pâques 1996, les Réunionnaises arrivèrent à l'aéroport de Düsseldorf, certaines en mini-jupe alors que la température extérieure n'atteignait pas deux degrés. Heureusement, c'est dans une tenue plus adaptée que beaucoup d'entre elles firent pour la première fois de leur vie l'expérience de la neige et de la patinoire lors de notre excursion dans le Harz.

De notre côté, nous eûmes une année entière pour préparer notre voyage dans l'hémisphère sud et rendre visite à nos hôtes. La télévision nous a été d'une aide précieuse : il y eut, sur TV5 en particulier, toute une série de reportages consacrés à l'île.

Fin mars 1997, le climat réunionnais nous a rendu la monnaie de sa pièce. À l'aller, au départ de Paris-Orly, je m'étais habillé correctement, conformément aux températures... et à mon statut de professeur de lycée en fin de carrière. À l'aéroport de Saint-Denis, c'est une véritable chape de plomb (35°) qui nous attendait et dès ma descente d'avion je m'étais débarrassé une fois pour toutes de ma veste, des manches longues et de ma cravate. Heureusement, le couple chargé de nous accueillir, Mimose

et Rainard Lensing, habitait au Tampon sur la « Ligne 400 », c'est à dire à 400 mètres au-dessus du niveau de la mer, là où le climat est le plus agréable.

Je ne peux mentionner ici toutes les beautés de l'île, depuis le Piton de la Fournaise jusqu'à la flore et la faune exotiques, en passant par les cirques et les merveilleuses plages. Ce dont nous sommes particulièrement redevables à nos hôtes, c'est de nous avoir permis de nous familiariser avec les problèmes sociaux et politiques de cette île, qui n'est pas que paradisiaque, et de nous avoir initiés à la diversité multiethnique, multiculturelle et multireligieuse des lieux. Certaines familles d'accueil étaient d'origine indienne, d'autres chinoise ou vietnamienne, d'autres encore venaient de Madagascar ou de Bretagne. Mimose était une vraie « Créole », ce qui signifie à La Réunion que l'on est né sur l'île, quelle que soit son origine ou sa couleur de peau. Nous autres, Allemands de Rinteln, appartenions au groupe des « Zoreilles ». Le parfum exotique des épices dans le nez, nous entendions, sans vraiment la comprendre, la mélodie du créole ; nous goûtions aux spécialités orientales et, plongés dans l'étonnement, nous visitions les temples bouddhistes, les églises chrétiennes et les mosquées.

Aucun échange ne nous fournit autant matière à raconter, et il n'est pas étonnant que nos collègues et les générations suivantes d'élèves se soient si facilement laissé convaincre par le bouche à oreille d'y participer. D'après ce que je sais, l'échange est toujours bien vivant, aujourd'hui encore.

Que reste-t-il ?

Trente ans après... Une foule d'impressions inoubliables. Le souvenir de lieux inconnus auparavant. Mais surtout, le plaisir de la rencontre et l'amitié qui en résulte avec nos partenaires, auxquels nous sommes liés par des relations durables. Leurs personnalités, leurs expériences, leurs opinions diverses, les discussions précieuses que nous avons eues avec eux, tout cela a constitué, dès le début, un facteur stimulant. Les contacts amicaux noués avec les collègues étrangers pèsent plus lourd que le souvenir des lieux, aussi beaux soient-ils (je parle ici en mon nom propre, mais je suis sûr de mon fait). En ce qui concerne les élèves, j'en suis réduit aux suppositions, mais j'ai de bonnes raisons de croire qu'il en va de même : ils auront gardé de beaux souvenirs au fond de leur cœur ; parfois, ils ont conservé et entretenu leur relation d'échange.

Pour conclure, je souhaiterais mettre en lumière un certain nombre de conditions à remplir pour réussir une vie d'organisateur d'échanges scolaires : quelques évidences à rappeler !

Tout d'abord, il faut avoir envie d'accumuler les nouvelles expériences et être prêt à faire de nombreuses heures supplémentaires non rétribuées. Il est indispensable ensuite d'être soutenu sans réserve par le personnel de direction et la majorité des collègues, au moins ceux de la langue concernée. Tout échange dont l'organisation repose sur un trop petit nombre d'individus est voué à l'échec. Tout aussi nécessaire est bien sûr le soutien du conjoint et de ses propres enfants car l'échange suppose également des sacrifices familiaux !

Un échange part du principe fondamental que les partenaires sont des gens sympathiques, sinon, autant renoncer tout de suite. Il faut se faire à l'idée que, malgré tous les efforts, un échange de lycée à lycée ne peut durer éternellement. Mais inversement, l'opiniâtreté et le hasard font bien les choses et permettent toujours de trouver un nouveau partenaire en cas de besoin.

Ces conditions remplies, le professeur accompagnateur pourra tenter la grande aventure ! Les échanges « traditionnels » ont toujours leur raison d'être, non qu'il en résulte automatiquement une amélioration des résultats scolaires, mais ils contribuent à construire la personnalité de chaque élève en enrichissant son capital de connaissances et d'impressions. Les échanges individuels sont mieux adaptés au fameux « bain linguistique ». Il faudrait développer les échanges au niveau des stages en entreprises et ne pas oublier que, de plus en plus, nos étudiants travailleront à l'étranger.

Walter SCHLAME
*Rinteln, octobre 2004**

Walter Schlame, professeur de français en Allemagne, a enseigné le français et l'histoire au Gymnasium Ernestinum de Rinteln (Basse-Saxe) de 1972 à 1998. Il a consacré une bonne part de son temps libre à promouvoir les échanges entre sa ville natale et les quatre coins du monde francophone.

* Cet article a été traduit de l'allemand par Michel Callou.